Ami du Clergé du 4 juin 1936

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Cours de prônes sur les Evangiles. — XXXV. *1er Dim. après la Pentecôte :* De la charité envers le prochain, 337. — XXXVI. *Fête Dieu :* Preuves de la Présence réelle, 338.
Pour la fête de la Trinité. — Le don de Dieu, 340.
Pour la Fête-Dieu. — L'Eucharistie, école de grandeur d'âme, 342.
Pour la fête du Sacré-Cœur. — I. L'amour méconnu qui demande des réparations, 344. — II. La dévotion au Sacré-Cœur est une dévotion catholique, française et langroise, 346.
Mois de Marie. — XV. La Purification de la T. S. Vierge, 348. — XVI. La fuite en Egypte, 350.

COURS DE PRONES SUR LES EVANGILES

XXXV

1er Dimanche après la Pentecôte

DE LA CHARITÉ ENVERS LE PROCHAIN

Mes frères,

On a dit que la religion chrétienne est une religion d'amour. Et en effet Notre-Seigneur n'a-t-il pas affirmé que nous nous montrerons ses disciples si nous nous aimons les uns les autres ? Cela était vrai des premiers chrétiens : « Voyez donc comme ils s'aiment ! » disaient d'eux les païens ; ils reconnaissaient les chrétiens à l'affection, à la charité qu'ils se témoignaient mutuellement, au bon accord et à l'entr'aide qui régnaient entre eux. L'Evangile d'aujourd'hui nous prescrit d'exercer nous aussi la charité envers nos frères et nous indique plusieurs façons de le faire. Recueillons ses leçons et mettons-les en pratique, car, nous allons le voir, nous y avons le plus grand intérêt.

I

« Soyez miséricordieux, commence par dire Notre-Seigneur au début de cet Evangile, soyez miséricordieux comme l'est votre Père céleste. » La miséricorde, dit S. Thomas, consiste dans la compassion du cœur pour les misères d'autrui. Qui dira la compassion de Dieu pour les nôtres ? La Sainte Ecriture dit de lui qu'il est patient et infiniment miséricordieux : *patiens et multum misericors*. Elle l'appelle le Père des miséricordes : *Pater misericordiarum*. Et en effet de combien de manières se réalise en faveur des malheureux le *Misereor super turbam* tombé jadis des lèvres de Notre-Seigneur ! Comme son Fils, Dieu le Père est plein de compassion pour toutes les misères physiques et toutes les misères morales.

Voilà ce que nous devons être nous-mêmes pour nos frères : pleins de compassion pour leurs misères physiques, en les soulageant selon nos moyens, pleins d'indulgence pour leurs misères morales, en les supportant patiemment, en fermant les yeux sur elles, autant que faire se peut, en les excusant et en les leur pardonnant si nous avons nous-mêmes à en pâtir. C'est ainsi que nous imiterons notre Père qui est aux cieux, dont si souvent, comme David coupable, nous avons besoin d'implorer la miséricorde : « *Miserere mei, Deus, secundum magnam misericordiam tuam.* » C'est ainsi surtout que nous trouverons nous-mêmes grâce devant Dieu, selon la promesse de Jésus-Christ : « Bienheureux les miséricordieux, parce qu'ils obtiendront eux-mêmes miséricorde. »

Cette miséricorde, nous devons l'exercer tout d'abord en ne jugeant pas défavorablement nos frères, à moins que l'évidence ne nous y contraigne. Prenons garde de dénaturer leurs intentions et de leur faire un crime même de leurs bonnes actions. L'envie est si souvent tentée de le faire en les attribuant à des sentiments mauvais, en supposant sans motif qu'elles sont inspirées par l'intérêt, l'orgueil ou l'ambition !

Ne jugeons pas trop vite défavorablement les actions du prochain, même mauvaises en apparence : nous ne connaissons pas les intentions qui l'ont fait agir, les motifs qui l'ont inspiré. Dieu seul en est juge, lui qui lit au fond des cœurs. « Si vous découvrez du mal, dit S. Bernard, aimez à l'excuser. Vous ne pouvez justifier l'acte ? Justifiez l'intention. L'intention est elle inexcusable ? Ne laissez pas pour cela d'être indulgent pour le coupable et attribuez sa faute à la tentation et aux circonstances plutôt qu'à sa malice. » Qu'aurions-nous fait nous-mêmes si nous avions été à sa place ? Ne serions-nous pas tombés plus bas encore et dans ce cas ne serions-nous pas bien aises de bénéficier de l'indulgence dont il a besoin ?

II

Ne jugeons pas notre prochain défavorablement, et quand l'évidence de sa faute nous met dans l'impossibilité de l'excuser, du moins ne le condamnons pas trop sévèrement, ne l'accablons pas sous le poids de cette faute. A l'exemple du bon Dieu, c'est le péché que nous devons avoir en horreur et détester, non le pécheur. Pardonnons-lui, à l'exemple de Notre-Seigneur qui, du haut de sa croix, adressait à Dieu cette prière pour ses bourreaux : « Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. » Mieux que cela : faisons du bien à ceux qui nous ont fait du mal, et exerçons envers eux, selon les circonstances et les besoins, les œuvres de miséricorde corporelle et spirituelle.

Quelle belle récompense nous nous assurerons en agissant ainsi ! Ici-bas, d'abord, car le monde le premier usera pour nous de la mesure dont nous aurons usé envers les autres. S'il nous voit sévères pour nos frères, il le sera lui-même pour nous ; si au contraire il nous voit charitables en-

vers eux dans nos jugements, dans nos paroles et notre manière d'agir, il se montrera tel lui aussi envers nous.

Mais c'est surtout quand nous paraîtrons devant Dieu que nous nous applaudirons d'avoir été charitables envers le prochain, car c'est lui surtout qui se servira envers nous de la mesure dont nous nous serons servis envers les autres. Voulons-nous être accueillis avec indulgence au redoutable tribunal de Dieu et être de la part de celui-ci l'objet d'un jugement miséricordieux ? Soyons indulgents envers nos frères, ne les jugeons pas avec sévérité. Voulons-nous ne pas être condamnés à ce moment terrible d'où dépendra notre éternité ? Ne condamnons pas les autres, pardonnons-leur au contraire de bon cœur les torts dont ils ont pu se rendre coupables envers nous.

Nous sommes nous-mêmes de pauvres pécheurs qui avons grand besoin de pardon. Ce pardon, nous le sollicitons chaque jour en récitant le « Notre Père. » Eh bien ! Dieu nous pardonnera comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. Au ciel, il nous donnera une mesure de bonheur et de gloire, pressée, tassée et débordante, si sur la terre nous avons, pour l'amour de lui, donné généreusement à ses membres souffrants, les pauvres.

III

Une dernière raison que nous donne notre Evangile d'être miséricordieux envers nos frères, c'est la conscience que nous devons avoir de notre propre misère et le besoin que nous avons, plus qu'eux peut-être, de miséricorde et de pardon.

Nous sommes extrêmement exigeants lorsqu'il s'agit des autres, nous connaissons jusque dans le détail les obligations de leur état et sommes impitoyables pour eux s'ils n'y satisfont pas. Ecoutez le laïque vicieux et corrompu : comme il est éloquent sur les devoirs du pasteur et du prêtre ! Comme les domestiques connaissent bien les devoirs de leurs maîtres et ceux-ci les obligations de leurs serviteurs ! Comme certains pauvres parlent bien des vertus que devraient pratiquer les riches ! Comme le riche et l'avare sont intarissables sur les vices des pauvres ! Ecoutez les gens du monde parlant des chrétiens pratiquants et des personnes qui s'adonnent à la piété : à les entendre, ces bons chrétiens, ces personnes pieuses devraient pratiquer la vertu à un degré héroïque et être sans défaut ; la moindre imperfection rencontrée chez eux est considérée comme un crime énorme...

« Hypocrites, leur dit à tous Notre Seigneur, vous voyez une paille dans l'œil des autres, mais vous ne voyez pas la poutre qui est dans le vôtre. » Que de défauts autrement importants, que de fautes autrement graves Dieu et sans doute aussi les hommes aperçoivent en vous ! Vous qui êtes si exigeants pour les autres, êtes-vous donc vous-mêmes si parfaits ? Aveugles que vous êtes, vous ne connaissez même pas les devoirs qui vous incombent, en tout cas vous ne les pratiquez pas, et vous prétendez rappeler aux autres les leurs ? Vous vous érigez en maîtres de morale et en professeurs de vertu : commencez déjà par vous conduire d'après les règles de cette morale, par suivre le chemin de la vertu, et vous entreprendrez ensuite d'y conduire les autres.

Oui, m. f., si nous avions davantage conscience de nos propres misères, nous serions plus humbles, nous nous jugerions nous-mêmes avant de juger les autres, nous nous condamnerions les premiers avant de condamner nos frères, nous pardonnerions volontiers, sachant que nous avons nous-mêmes tant besoin de pardon. Si nous sentions mieux la poutre qui est dans notre œil, nous commencerions par l'enlever, c'est-à-dire que nous travaillerions tout d'abord à nous corriger de nos défauts, afin d'avoir le droit de corriger par nos conseils et nos remontrances ceux des autres, car la correction fraternelle est un acte de charité elle aussi ; mais pour avoir le droit de l'exercer, il faut que celui qui la reçoit ne puisse pas dire à celui qui la fait : « Médecin, guéris-toi toi-même. »

Ainsi pratiquée, la charité envers le prochain nous sera deux fois profitable. Après nous avoir rendus miséricordieux comme notre Père qui est dans les cieux, elle nous rendra parfaits comme lui. Ainsi soit-il.

XXXVI

Fête-Dieu

PREUVES DE LA PRÉSENCE RÉELLE

Mes frères,

Nous célébrons aujourd'hui la fête du St-Sacrement, à laquelle la piété des fidèles a donné le beau nom de « Fête-Dieu ». Combien ce nom est justifié ! C'est bien Jésus-Christ, le Fils de Dieu, Dieu lui-même, qui est exposé sur nos autels tout embaumés de fleurs printanières et tout resplendissants de lumières. C'est lui que nous portons en triomphe dans nos rues parées de verdure ; c'est lui qui, tout rayonnant dans l'ostensoir d'or, vous bénit du haut des reposoirs que votre piété lui élève. Oui, Notre-Seigneur est réellement présent avec son corps, son sang, son âme et sa divinité dans le T. S. Sacrement dont nous célébrons la fête aujourd'hui ; nous en avons pour garant la promesse que fit Notre-Seigneur d'instituer cet adorable sacrement et que relate l'Evangile de cette fête ; nous en avons également pour garant le témoignage de S. Paul racontant dans l'Epître l'accomplissement de cette promesse.

I

Le prodige de la présence réelle dépasse tellement la portée de la raison humaine que Notre-

Seigneur crut bon d'y préparer ses disciples en le leur annonçant un an d'avance.

C'était dans la synagogue de Capharnaüm, après la multiplication des pains. Tout le peuple qui venait d'être miraculeusement nourri par les cinq pains d'orge et les deux poissons était encore là. Jésus, le prenant, pour ainsi dire, dans l'extase du miracle, l'élève de ce spectacle merveilleux à la pensée d'un spectacle plus merveilleux encore. Il annonce la nouvelle nourriture et le nouveau breuvage qu'il donnera au monde : cette nourriture, ce breuvage, c'est lui-même.

Il en définit d'abord la substance divine et ne laisse pas le moindre doute sur l'identité de sa personne avec le pain eucharistique : « Je suis le pain vivant descendu du ciel... Le pain que je vous donnerai, c'est ma chair. » Il le distingue de la manne qui en était la figure : « Ce pain descendu du ciel est bien différent de celui que vos pères ont mangé dans le désert et qui ne les a pas empêchés de mourir. » Il en marque les effets dans le temps et l'éternité : « Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang demeure en moi et moi en lui... Celui qui mange ce pain vivra éternellement. »

Devant ces déclarations, ses auditeurs s'étonnent et se récrient : « Comment celui-ci peut-il nous donner sa chair à manger ? » Plus les Juifs s'étonnent, plus Jésus affirme : « En vérité, en vérité je vous le dis, si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous. » — « Ce discours est trop dur, reprennent les Juifs, et nous ne pouvons le supporter. » Et se levant, ils partent et un bon nombre de disciples font défection.

Notre-Seigneur est tout contristé de ce départ ; s'adressant à ses apôtres demeurés autour de lui, il leur demande : « Est-ce que vous aussi, vous voulez me quitter ? » Mais S. Pierre, répondant au nom de tous : « A qui irions-nous, Seigneur ? Vous avez les paroles de la vie éternelle ! Nous croyons et nous savons que vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant. »

Sans doute, eux non plus ne comprennent pas le prodige qu'on leur annonce, mais ils savent que Jésus-Christ est Dieu, que Dieu fait ce qu'il dit et que toutes ses paroles auront leur effet.

II

Un an s'est écoulé depuis la scène que nous venons de relater. Le soir de la dernière pâque est venu ; Notre-Seigneur va mourir le lendemain pour sauver le monde coupable, il est grand temps d'établir le sacrement dans lequel il se survivra et par lequel son amour infini pour nous perpétuera sa présence au milieu de nous. Ecoutons S. Paul, dans l'Epître de ce jour, nous raconter son institution : « Mes frères, dit-il, j'ai appris du Seigneur ce que je vous ai moi-même transmis : que le Seigneur Jésus, la nuit où il fut livré, prit du pain et, après avoir rendu grâces, le rompit et dit : « Prenez et mangez, ceci est mon corps qui sera livré pour vous, faites ceci en mémoire de moi. » Il prit de même le calice après avoir soupé, en disant : « Ce calice est la nouvelle alliance en mon sang, faites ceci en mémoire de moi, toutes les fois que vous en boirez. Car toutes les fois que vous mangerez ce pain et que vous boirez ce calice, vous annoncerez la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne. C'est pourquoi quiconque mangera ce pain ou boira ce calice du Seigneur indignement, sera coupable envers le corps et le sang du Seigneur. »

Peut-on affirmer plus catégoriquement la présence réelle de Notre-Seigneur dans l'Eucharistie? Quoi de plus clair que les paroles du Sauveur lui-même ? L'heure de son immolation sanglante va sonner, il fait son testament suprême; or quand on fait son testament, on parle sérieusement; du reste, ce n'est pas quand on va mourir qu'on essaie de tromper. Il faut donc entendre les paroles du Christ dans leur sens naturel.

Aussi bien, c'est ainsi que font les apôtres. Nous en avons la preuve dans les recommandations que dans notre Epître S. Paul fait aux fidèles qui s'approchent de la sainte Table : « Que l'homme s'examine lui-même, dit-il, et mange ensuite de ce pain et boive ce calice. Quiconque mange et boit indignement, mange et boit sa condamnation en ne discernant pas le corps du Seigneur. » Ces paroles indiquent évidemment que S. Paul croyait à la présence réelle de Notre Seigneur dans l'Eucharistie, car pourquoi serait-il un si grand crime de communier sans préparation, de communier sans s'être examiné et confessé auparavant, si l'Eucharistie n'était qu'un pain ordinaire? Si celui qui communie indignement mange et boit sa propre condamnation, c'est évidemment parce qu'il profane le corps du Seigneur, le corps de Celui qui le jugera et le condamnera un jour, s'il ne s'est repenti auparavant.

III

Il me serait facile, m. f., de vous montrer que cette foi des apôtres en la présence réelle a été la foi des vrais chrétiens de tous les siècles. Elle fut la foi des premiers chrétiens qui chaque dimanche assistaient à la fraction du pain, c'est-à-dire à la sainte messe célébrée chez l'un d'eux. Elle fut la foi de S. Irénée qui écrit : « Comment admettre que notre chair ne ressuscitera pas, elle qui est nourrie par le corps et le sang du Sauveur ? » Elle fut la foi de S. Jean Chrysostome qui disait à ses auditeurs : « Puisque Notre-Seigneur dit : « Ceci est mon corps, » il n'y a pas à hésiter, croyons. Il en est qui disent : « Je voudrais bien voir le Sauveur revêtu de ce même corps dans lequel il a vécu sur la terre. » Et moi je vous dis que c'est lui même que vous voyez, que vous touchez, que vous recevez dans votre cœur. »

Ce fut la croyance même des païens d'alors. Malgré la discrétion avec laquelle, dans les premiers temps, on parlait de la Sainte Eucharistie, pour ne pas l'exposer aux profanations des impies, le

mystère perça assez pour que les païens accusassent les chrétiens de manger la chair d'un enfant dans leurs réunions nocturnes. Affreuse calomnie dans le sens où l'entendaient les païens, mais en soi stricte réalité.

Ce fut la foi du Moyen Age. Qui a bâti ces splendides églises, ces cathédrales, merveilles de l'art chrétien, sinon la foi de nos pères qui voulaient donner à l'Emmanuel, nom qui veut dire : « Dieu avec nous, » une demeure digne de lui ? Durant dix siècles, leur foi ne rencontra aucune contradiction. Les hérétiques eux-mêmes croyaient au dogme de la présence réelle, tellement les paroles de Notre-Seigneur sont évidentes.

Le premier qui l'attaqua fut Bérenger, archidiacre d'Angers. Toute l'Eglise en fut scandalisée, dit Hugues, alors évêque de Langres. Onze conciles le condamnèrent et en réparation de son blasphème prescrivirent qu'aussitôt consacrés la Sainte Hostie et le Précieux Sang seraient présentés à l'adoration des fidèles : c'est l'origine du beau rite de l'Elévation. Au XVI^e^ siècle, les protestants à leur tour s'attaquent à la Sainte Eucharistie et nient la présence réelle de Notre-Seigneur au T. S. Sacrement. Les évêques du monde entier, réunis au concile de Trente, les condamnent solennellement : « Si quelqu'un nie, décrètent-ils, que dans le sacrement de l'Eucharistie soient contenus réellement et substantiellement le corps, le sang, l'âme et la divinité de Notre-Seigneur, qu'il soit anathème ! »

Cette foi des siècles passés en la présence réelle de Notre-Seigneur en la Sainte Eucharistie continue plus que jamais d'être celle de l'Eglise. Je n'en veux pour preuve que les honneurs extraordinaires rendus partout à cet adorable sacrement, particulièrement dans les Congrès eucharistiques qui ont lieu chaque année à divers endroits.

Cette foi, partageons-la, m. f., professons-la, surtout en cette solennité de la Fête-Dieu qui nous en fournit l'occasion. Pressons-nous au pied des autels où Jésus est exposé ; prenons part, avec les sentiments de respect les plus profonds, aux processions où il est porté en triomphe, contribuons à dresser les reposoirs du haut desquels il nous bénira ; mais souvenons-nous, l'Evangile de ce jour nous le rappelle, que le reposoir qu'il aime particulièrement, c'est notre cœur : « Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi je demeure en lui. » Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DE LA TRINITÉ

LE DON DE DIEU

Mes frères,

Fatigué d'une longue course sous le brûlant soleil de l'Orient, Jésus se reposait au bord du puits de Jacob, non loin de Samarie ; une femme vint à la source faire sa provision d'eau et fut tout étonnée d'entendre Jésus lui dire : « Femme, donne moi à boire, » car Juifs et Samaritains étaient ennemis et depuis fort longtemps n'avaient ensemble aucune relation. Et voilà Jésus qui lui répond : « Si tu connaissais le don de Dieu, si tu savais quel est celui qui te parle, c'est toi qui, la première, m'aurais demandé à boire et je t'aurais donné de l'eau vive. » (Jo., IV, 6-10). « Si tu savais le don de Dieu ! » Voilà un souhait que Jésus peut formuler aussi bien souvent pour chacune de nos âmes, car nous ne savons guère apprécier les richesses spirituelles que Dieu si largement nous distribue ; souffrez donc, m. f., qu'en cette fête de la Sainte Trinité nous méditions quelques instants sur le don ineffable du Père, du Fils et du St-Esprit.

I. — *Le Père nous a donné son Fils*

C'est à Nicodème, venu le trouver de nuit, que Jésus explique sa mission et dit en particulier : « Dieu a tant aimé le monde qu'il lui a donné son Fils unique. » (Jo., III, 16). Avec le grand docteur S. Thomas, essayons de bien peser la valeur de chacun des termes de cette affirmation.

Et tout d'abord réfléchissons que le prix d'un cadeau ne tient pas uniquement à sa valeur personnelle, mais à tout un ensemble de circonstances, en particulier à la dignité de la personne qui offre et à la façon de donner. Or ici le donateur, c'est Dieu, l'éternel, l'infini, le maître du monde, l'être souverainement bon, infiniment savant, tout puissant. N'est-ce pas merveilleux qu'il ait songé à nous pour nous combler du plus grand des bienfaits ?

Etions-nous donc si dignes de ce regard divin ? Avions nous des titres à cette attention délicate et à cette grande marque d'amour ? Des titres ? Si nous en avions, ils n'étaient pas à notre avantage. Humbles créatures sorties des mains de Dieu, tout de suite vaincus par la puissance du démon, tout de suite blessés et diminués, incapables de donner à Dieu cette louange de gloire qu'il était en droit d'attendre de nous, comme de toute la création, mis en état de révolte contre lui et frappés de sa malédiction, voilà ce que nous étions. Seule notre misère pouvait attirer vers nous la pitié d'un Dieu miséricordieux.

Voilà donc le donateur, voilà les bénéficiaires ; voyons maintenant quel est le don : « Le Fils unique de Dieu, » après lequel il n'en a plus, comme dit S. Thomas. Pour un père, quel trésor plus grand, quel bien plus précieux qu'un fils tendrement aimé, surtout si c'est un fils unique ! Et n'oublions pas de quel amour le Père aime son Fils, au sein de l'adorable Trinité. Il voit en lui l'image exacte de lui même, « la figure de sa substance », « la splendeur de sa gloire », pour employer les expressions de S. Paul ; il découvre en lui toutes les perfections sans limites, il admire en lui une infinie et indéfectible beauté, il trouve en lui toutes ses complaisances, il en reçoit un amour infini et le paie de retour. A côté de ce Fils, objet d'une si grande dilection et source de

si profondes et éternelles joies, qu'est-ce que le monde tout entier avec toutes ses richesses et tous ses trésors? Ce n'est rien. Et Dieu voulant faire à notre humanité un don magnifique, il a trouvé, il a voulu cela : nous donner son propre Fils.

S. Thomas ne s'arrête point encore ici, il se permet d'analyser, dans un vigoureux raisonnement, le sens du verbe employé. Ce Fils, dit-il, Dieu ne le prête pas, ne le vend pas, il le donne, et sans retour. Des siècles peuvent passer, le Christ sera toujours avec nous; et quand nous serons entrés dans notre éternité, quand le monde aura fini ou sera transformé, dans la gloire du ciel, Jésus sera toujours un des nôtres, Fils de Dieu par nature, oui, mais notre frère et notre chef par son humanité. L'alliance qu'il a contractée avec nous dans l'ineffable mystère de son Incarnation, et qu'il continue si magnifiquement par l'Eglise, les sacrements, l'Eucharistie surtout, le Fils de Dieu veut qu'elle demeure et que rien jamais ne la vienne briser.

Le Fils de Dieu est nôtre dans sa crèche où il partage notre faiblesse, à Nazareth où il travaille comme nous, dans l'Evangile où il nous apporte la lumière de sa doctrine et la douceur de son amour, sur la croix et à la messe où il s'offre pour nous, dans l'hostie où il se donne à nous, dans le ciel dont il a pour nous pris possession et où il nous réserve une place; partout il est nôtre, à notre service, Dieu le Père nous l'a donné.

II. — *Le Fils nous a donné Dieu pour Père*

En venant ici-bas, le Fils de Dieu avait une mission à remplir; envoyé divin — il nous l'a souvent répété dans l'Evangile — venu non de lui-même, mais par la volonté du Père, il devait sauver l'humanité; et dès la première page de son Evangile S. Jean nous donne clairement à entendre quel était ce mandat divin : « A tous ceux qui l'ont reçu, il a donné pouvoir de devenir Fils de Dieu. » (Jo., I, 12).

Il faut vous souvenir, m. f., qu'à l'origine Dieu ne s'était pas contenté de créer nos premiers parents dans un état de bonheur parfait; il les avait de plus admis dans son amour au point de faire d'eux des fils de prédilection. Après les avoir créés à son image et à sa ressemblance, il les avait élevés à la participation de sa propre vie et appelés à partager son propre bonheur : tels des enfants dans la maison de leur père. Le péché, vous le savez, amena la ruine de ces grandes prérogatives et de ces magnifiques espérances.

Et pourtant, au moment même où sa malédiction frappait durement l'humanité coupable, Dieu ne se résignait point à perdre pour toujours des fils qu'il avait aimés; la justice exigeait la punition des coupables et le maître sévissait contre les révoltés; mais l'amour prêchait la miséricorde et le père annonçait un sauveur aux pauvres égarés.

Nous avons rappelé tout à l'heure comment cette divine miséricorde se révéla au monde dans le don du Fils unique. A son tour, le Fils de Dieu fait homme devait ramener ses frères, par la voie de la pénitence, à la soumission filiale et aimante. Vous savez comment il sut réaliser sa mission. Il se chargea lui-même de toutes nos iniquités, il prit sur lui la malédiction qui pesait sur toute la race humaine et il s'offrit aux coups de la justice divine, par amour pour son Père et pour nous.

Ce faisant, il avait en effet un double but : rendre à Dieu l'honneur auquel il avait droit, la gloire que le péché lui avait injustement dérobée, satisfaire la justice qui exigeait une peine proportionnée à la faute; et d'autre part, en payant la dette de nos péchés, nous obtenir à nous pardon et réconciliation.

Et Jésus mourut sur la croix afin de laver dans son sang divin toutes nos iniquités; en ressuscitant vainqueur de la mort, du péché et du démon, il nous obtint à nous aussi les mêmes victoires et les mêmes avantages; puis au jour de son Ascension il s'est présenté devant son Père, comme notre mandataire, pour rendre compte de sa mission, recevoir sa récompense et prendre possession du ciel. Dès lors, comme l'enfant prodigue de retour à la maison paternelle, l'humanité avait mérité de retrouver en Dieu un Père aimant.

Ce fut l'œuvre de l'Eglise et des sacrements de nous appliquer les mérites de la Passion du Christ, de nous apporter le pardon et les grâces de Dieu, de faire de nous des « familiers de Dieu, » vivant en son amour ici-bas, en attendant de le voir face à face en sa demeure céleste, car « si nous sommes fils de Dieu, » et nous le sommes en réalité, « nous sommes aussi héritiers de Dieu et cohéritiers de Jésus-Christ. » (Rom., VIII, 17).

Le péché nous avait éloignés de Dieu, privés de lui; le Christ nous a ramenés vers Dieu et nous a rendu son amour; le Père nous a donné son Fils, « afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais ait la vie éternelle. » (Jo., III, 16). Le Fils, lui, « a donné à tous ceux qui l'ont reçu pouvoir de devenir fils de Dieu. »

III. — *Le Père et le Fils nous ont donné le St-Esprit*

Sur la fin de son existence terrestre, Jésus disait à ses apôtres : « Il vous est utile que je m'en aille, car, si je ne m'en vais pas, l'Esprit de vérité ne viendra pas à vous, tandis que, si je m'en vais, je vous l'enverrai de la part de mon Père, et quand il sera venu, il vous enseignera toute vérité. »

La promesse devait être magnifiquement réalisée au jour de la Pentecôte. Pour fonder l'Eglise, commencer leur mission, prêcher l'Evangile à toute créature, sanctifier les âmes et instaurer en elles le royaume de Dieu, les apôtres n'attendaient plus que la consécration définitive de leur formation apostolique. Ce fut l'œuvre du St-Esprit.

A peine est-il descendu visiblement dans leurs âmes qu'ils se sentent tout transformés; la doc-

trine du Maître s'impose désormais à leur intelligence dans une clarté lucide ; leur volonté ignore l'indécision et la crainte ; leur cœur est désormais délivré de la pusillanimité ; grande est la tâche qui les attend, il est vrai, mais ceci n'est pas pour décourager leur enthousiasme et leur générosité, bien au contraire ; on pourra même leur faire les pires menaces, plus rien ne pourra arrêter leur élan, décourager leur bonne volonté, abattre leur confiance.

Et voilà qu'après les merveilleuses conversions de Jérusalem, des Eglises se fondent de tous côtés, avec une hiérarchie ; le paganisme recule à pas de géant pour céder la place au règne de Dieu ; c'est en vain que la haine s'attaque à l'Eglise naissante et essaie de l'étrangler dans les persécutions, le sang des martyrs devient une semence de chrétiens et l'Esprit de Dieu soutient le courage de ceux qui luttent et qui meurent.

Des siècles passent, au cours desquels les saints, comme de belles fleurs épanouies dans le jardin de l'Eglise, réjouissent le ciel et édifient la terre ; des siècles s'écoulent, pendant lesquels l'Eglise apparaît au monde, assistée de l'Esprit-Saint, comme la gardienne de la vérité, la sauvegarde du droit, l'asile de la charité.

Et par ses sacrements, cette Eglise continue de distribuer aux âmes, à tous les tournants ou heures graves de la vie, le don commun du Père et du Fils, l'Esprit de lumière et de force, le St-Esprit.

* *

Tel est le don ineffable fait par Dieu à notre humanité, il y a dix-neuf siècles, reçu et possédé par chacun de nous, dans le mystère de la grâce. A la lumière de notre foi, dans un cœur bon et pur, par la fuite du péché, sachons garder ce don précieux et vivre, par le recueillement, dans l'intimité du Père, du Fils et du St-Esprit. Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE-DIEU

L'EUCHARISTIE, ÉCOLE DE GRANDEUR D'AME

Mes frères,

Le récit que nous fait de la création le livre de la Genèse, nous laisse entendre que Dieu se recueillit avant de créer l'homme. Tout le merveilleux travail antérieur, fruit d'une sagesse et d'une puissance infinies, était à la fois le cadre merveilleux et le riche royaume où devait vivre l'homme, roi de la création. Dieu le fit donc à son image et à sa ressemblance, doué d'un esprit immortel, capable de pensée et de connaissance, libre et apte à se gouverner lui-même. Puis, pour mettre le comble à ses mystérieuses bontés, Dieu éleva nos premiers parents à la dignité de fils de Dieu, les admit en son intimité et leur donna, avec les plus grandes prérogatives, les plus belles espérances. Hélas ! le péché vint ruiner ce chef-d'œuvre de Dieu ; néanmoins, l'âme humaine conserva quelque chose de ses richesses primitives, et, surtout à l'école de l'Evangile, avec la grâce du Christ, réussit au cours des siècles à nous donner, dans les saints, l'incomparable spectacle de la beauté morale. Vous montrer dans l'Eucharistie la source principale des vertus héroïques, une école de grandeur d'âme où se forment, de tout temps et dans tous les siècles, les élites nécessaires au salut du genre humain, tel est aujourd'hui mon humble dessein.

I. — *Notre siècle de matérialisme appelle une élite*

Encore que l'histoire se reproduise perpétuellement et que la vie des humains se retrouve semblable en des temps différents, chaque siècle cependant a sa note distinctive et caractéristique. Le Moyen Age a connu la chevalerie ; si parfois la cruauté des seigneurs a pu opprimer le peuple, par contre la noblesse de ce temps avait l'ambition de se consacrer à un idéal : défendre le faible, protéger la veuve et l'orphelin, faire respecter la justice, servir Dieu et son pays, tels étaient les engagements pris par le chevalier. Il entendait, en effet, non pas jouir en égoïste des loisirs ou des avantages matériels que lui procurait sa situation sociale, mais au contraire mettre au service d'une noble cause les ressources de sa fortune, de son esprit et de son cœur.

De cette noble ambition, de cette ardeur généreuse pour tout ce qui était grand, bon et beau, les Croisades ont été la plus belle manifestation, et l'on a pu mesurer dans cet élan, dans cet enthousiasme des Croisés partant pour la lointaine Jérusalem, s'exposant à tous les dangers d'une pareille tentative, tout ce qu'il y avait en leur esprit de foi profonde et vivante, et dans leur cœur de charité conquérante.

Le XIIIe siècle qui fit surgir, sur notre sol de France, ces magnifiques cathédrales, impérissables témoins de la foi d'une grande nation, nous révèle, dans ses artistes, des hommes possédés non par la soif de la gloire ou de l'or, mais par l'amour de l'art, désireux non pas de susciter l'admiration des siècles postérieurs, mais de chanter les louanges de leur souverain Maître.

Le temps des corporations et des confréries d'ouvriers nous révèle à son tour une tout autre organisation sociale que celle de notre vingtième siècle. Au lieu d'être un rouage insignifiant et méconnu dans une immense machine sans âme, l'ouvrier avait conscience de sa dignité humaine ; son travail lui était à la fois moins pénible et plus cher, parce qu'il revêtait un réel intérêt. Pour devenir maître, le compagnon devait fournir un petit chef-d'œuvre, chacun dans la sphère de son métier, c'est-à-dire un travail achevé, parfait ; une telle institution développait en chacun, avec l'amour de son art et une légitime fierté, la conscience professionnelle et le goût du beau et du bien.

Sans vouloir critiquer notre siècle — tous les temps, même les meilleurs, ont eu leurs misères, et les plus malheureux ont connu des beautés — on pourrait dire que nous ne sommes plus au temps de la chevalerie, des cathédrales gothiques ou des corporations. Siècle du progrès, du confort, de la vie large et facile, notre temps recueille aussi les fruits du matérialisme, cette doctrine qui s'insinue dans les âmes et les cœurs pour gagner ensuite les esprits, et qui est tout à l'opposé de l'idéal.

Le progrès réalisé depuis cinquante années, dont on a voulu faire comme une idole moderne — on en revient un peu il est vrai, aujourd'hui — a surtout favorisé la vie matérielle, améliorant les conditions de vie : nourriture, habitation, voyages, ou flattant les goûts les moins élevés et les moins nobles de la nature humaine. Tout cela est allé à l'encontre du sacrifice et de la peine qui furent toujours une école d'endurance, d'énergie, de courage et même de charité : rien de tel pour comprendre et aimer celui qui souffre que d'avoir passé soi-même par les mêmes épreuves.

Et les résultats de ce progrès matériel, de cette vie facile, c'est le développement des passions, c'est l'asservissement de l'esprit à la chair, c'est l'égoïsme qui règne en maître, d'autant plus exigeant que ses instincts sont plus bas.

Et tandis que le chevalier mettait tout au service du prochain : ses biens, son cœur et sa vie, il arrive à l'homme moderne de chercher son seul plaisir ou avantage, au mépris des droits les plus sacrés, au prix des plus tristes capitulations, par les moyens les moins honnêtes et aux dépens du bonheur des autres. On ne vise plus à faire de sa vie quelque chose de beau ni de grand, on ne travaille plus en vue du bien, on travaille pour jouir et se distraire, et comme l'argent est la source principale et le moyen quasi indispensable de réaliser de tels désirs, c'est la soif du gain qui possède et qui mène l'humanité.

Dès lors, dans un cœur possédé par une telle conception de la vie, emporté par la fougue de l'ambition cupide, secoué par des passions qui grandissent chaque jour au lieu d'être réprimées, il n'y a plus guère place pour une grande idée, capable de gagner l'admiration et d'attirer à son service toutes les facultés de l'âme.

Et voici que, de toutes parts, on commence à comprendre où est l'origine du mal dont souffre la société moderne et à faire appel aux forces spirituelles, devenues l'apanage du petit nombre et réfugiées surtout dans le sein de l'Eglise, pour sauver le monde d'aujourd'hui.

II. — *L'Eucharistie, source d'idéal*

Et voici que se lèvent, dans tous les milieux, à la ville comme aux champs, au bureau comme à l'usine, à l'école et sur mer, des générations de jeunes ayant un idéal, des jeunes dont l'esprit désire la vérité et la cherche à sa vraie source, l'Evangile, dont l'ambition rejoint l'esprit chevaleresque du Moyen Age, car elle a pour mot d'ordre « servir », dont le cœur s'enflamme de charité chrétienne pour comprendre d'abord, avoir pitié ensuite, puis aider et guérir.

Et comme d'instinct, ces jeunes ont compris que l'aliment de leur vie, le foyer de leur amour, la flamme de l'idéal était dans une fréquentation assidue de Jésus-Eucharistie.

Qu'a voulu le divin Maître, en instituant ce sacrement ? Donner à notre âme, pour entretenir et développer sa vie surnaturelle inaugurée au baptême, un aliment vital, une nourriture appropriée. Et que donne-t-il à notre âme comme nourriture ? Sa propre chair et son sang divin, c'est-à-dire lui-même tout entier.

Mais comme il disait à S. Augustin : à l'inverse de la nourriture ordinaire qui est assimilée par l'organisme et devient notre vie et notre sang, ici au contraire c'est nous qui sommes assimilés au Christ, changés en lui, car il est plus grand et plus puissant que nous. « Je vis, disait S. Paul, ou plutôt non, ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi. »

En effet, dans toute amitié sincère et qui dure, il se réalise entre deux êtres comme une sorte de fusion : ils arrivent à penser de même sorte sur toute chose, à avoir les mêmes désirs et les mêmes réactions, à se réjouir et à souffrir des mêmes choses. Et, sauf exception très rare, c'est le plus fort, celui qui aime le plus, qui l'emporte ; s'il est bon, si son amour est pur, l'amitié les élève tous les deux, s'il est mauvais et son affection déréglée, ils se dégradent mutuellement.

Or immense est l'amour du Christ, qui, en descendant fréquemment dans notre âme, ne demande qu'à y travailler ; et pour peu que nous répondions à son amour, que nous lui fassions confiance, avec beaucoup de tact et de douceur et autant de patience qu'il faudra, il dissipera nos préjugés, redressera nos jugements, éclairera et meublera notre esprit. Par un travail lent, mais sûr, son amitié nous amènera à penser et à juger comme lui de toute chose.

Or s'il est vrai, comme on le dit bien souvent, que les idées mènent le monde, on peut dire aussi qu'elles mènent l'individu et gouvernent sa vie ; dans le corps humain, c'est en effet du cerveau, c'est-à-dire de la pensée, que part toute activité raisonnable et humaine. Et du jour où notre esprit sera parfaitement d'accord avec l'esprit de l'Evangile, c'est-à-dire avec l'esprit du Christ, toute notre vie sera orientée dans le sens de l'idéal chrétien.

Quel est cet idéal ? Il répond exactement à notre nature humaine d'une part, à l'activité divine de l'autre ; connaître et aimer. Connaître Dieu, sa beauté, ses perfections infinies, son amour, ses volontés, ses promesses et ses dons ; connaître, du prochain, les vertus pour les imiter, les misères pour les guérir ; et aimer, non en paroles mais en œuvres, Dieu avant tout et par-dessus

tout, et le prochain comme nous-mêmes pour l'amour de Dieu.

Toute la vie du Christ, entre la crèche et le Calvaire, fut la parfaite réalisation de cet idéal, et le grand sacrifice par lequel il a consommé son œuvre a mis le sceau à sa mission ; au moment suprême, l'âme affermie dans son généreux dessein, il dit à ses apôtres : « Afin que le monde sache que j'aime mon Père, levez-vous et allons. » Il avait dit auparavant : « Il n'est pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime. »

III. — *L'Eucharistie pain des forts*

Cependant il ne suffit pas que l'esprit voie nettement son devoir, il faut encore que la volonté s'y engage résolument ; l'idéal n'est pas seulement une idée grande et belle, c'est encore une noble passion ; il ne suffit pas que l'esprit soit saisi d'admiration, il faut encore que le cœur soit conquis entièrement à la cause.

Là encore l'Eucharistie aura son rôle à jouer. L'aliment, en effet, a pour but de restaurer les forces perdues par le travail, et chacun sait que le besoin de nourriture est en rapport direct avec le labeur fourni, avec la dépense d'énergie. La force nous viendra par l'Eucharistie, d'une meilleure conception de notre tâche, de sa grandeur et de sa beauté ; elle nous viendra d'un amour, d'une charité rendue chaque fois plus ardente par la présence en nous du foyer de la divine charité ; elle nous viendra d'une maîtrise plus parfaite de notre esprit sur nos passions, de la diminution de nos défauts, de l'accroissement de nos vertus, de l'harmonie de nos facultés, enfin des grâces innombrables que Jésus ne manquera pas d'apporter avec lui.

Ainsi, plus le devoir s'imposera à nos esprits rendus plus clairvoyants, plus notre volonté sera éprise de l'amour du bien, plus s'ouvrira grand devant nous le champ de notre activité, plus nous sentirons d'enthousiasme et de charité dans notre cœur. Et nous réaliserons, pour notre plus grande joie ici-bas et notre plus grand bonheur dans l'éternité, la parole du psalmiste : « Une ascension du cœur et de l'esprit, » en laquelle nous goûterons la satisfaction de l'artiste qui met toute son âme dans son chef-d'œuvre.

Laissez-moi, m. f., vous rappeler un seul exemple à l'appui de mon enseignement ; j'ai dit que les saints avaient été, à travers tous les siècles, des merveilles de beauté morale ; pour vous faire comprendre ce qu'ils doivent à l'Eucharistie, songez à Jeanne d'Arc.

Si, le jour où l'appel de Dieu s'est fait entendre à son âme de jeune fille, elle a répondu de suite avec une inébranlable confiance et un invincible courage, n'est ce pas parce qu'elle avait dans l'esprit et dans le cœur l'amour de l'idéal, c'est-à-dire du bien, du grand et du beau ? Et si elle avait cet amour, ne croyez-vous pas qu'elle l'avait surtout puisé dans ses rencontres et ses colloques intimes avec celui qui habitait tout près d'elle et qu'elle adorait bien souvent, de sa chambrette même, la lampe du sanctuaire lui rappelant la présence toute proche de son grand Ami ? Et qui fut son soutien sur les champs de bataille, et qui la visita dans la prison, la préparant au suprême sacrifice, sinon Jésus-Hostie ? Jeanne, chef-d'œuvre de vaillance, de dévouement, de foi et de charité, a donc puisé dans l'Eucharistie l'art d'être une héroïne et une sainte.

* *

Pie X avait vu juste quand il appelait si chaleureusement les jeunes âmes à la Table sainte ; voici en effet que les premiers bénéficiaires de ses sages décrets sont devenus des hommes ; et nous voyons se dessiner un vaste mouvement d'idéal et de conquête, où les jeunes s'enrôlent de plus en plus. A vous, m. f., de comprendre et, si vous sentez dans votre cœur quelque haine de la médiocrité, quelque amour pour le bien, n'hésitez plus à entrer vous aussi résolument à l'école de la grandeur d'âme qu'est la communion fréquente : c'est là que se forment les élites et même les héros et les saints dont nous avons besoin. Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DU SACRÉ-CŒUR

I

L'AMOUR MÉCONNU QUI DEMANDE DES RÉPARATIONS

> *Cor Jesu, propter nos amaritudine repletum, miserere nobis.*
> Cœur de Jésus, rempli d'amertume à cause de nous, ayez pitié de nous.

Mes frères,

Bien des vies chrétiennes restent stagnantes dans la médiocrité : la raison n'en serait-elle pas dans l'oubli de Dieu, notre fin suprême ? Cette misère nous guette tous ; il est toujours tentant pour notre lâcheté de se laisser aller au fil de la routine. Nécessité nous est donc de veiller et de nous interroger souvent là-dessus.

Notre dévotion au Sacré-Cœur doit être, elle aussi, soumise à cet examen ; car plus qu'aucune autre elle est de nature à nous sanctifier. C'est pourquoi je voudrais vous rappeler que le Cœur de Jésus, c'est un amour méconnu qui demande des réparations. « *Cor Jesu, propter nos amaritudine repletum, miserere nobis.* »

I. — *Le Cœur de Jésus est un amour méconnu*

Dieu nous aime. En effet, est il bienfaiteur plus libéral ? De lui nous avons tout reçu : « Il a pourvu à chacun de nos besoins, préparé un objet à chacun de nos désirs, un aliment à chacune de nos aspirations et disposé autour de nous un monde où nous sommes usufruitiers. » (P. Janvier, *Carême*, 1919, 1re conférence).

En la personne de son Fils, il nous a déclaré lui-même son amour et il l'a justifié par sa vie et par sa mort, par les souffrances de sa Passion et par l'effusion de son sang, par l'institution des sacrements pour faire parvenir jusqu'à nous les bienfaits de l'Incarnation et de la Rédemption ; pour répandre, conserver, augmenter, renouveler la grâce et la vie divine dans nos âmes. Oui, m. f., les faveurs de l'amour de Dieu sont plus nombreuses que les étoiles au firmament. que les grains de sable sur le bord de la mer. Elles nous enveloppent et nous pénètrent plus que l'atmosphère dans laquelle nous vivons, que l'air dont nos poumons s'emplissent et qui rajeunit continuellement notre sang et nos forces. Oui, il n'y a mystère du christianisme, il n'y a article dans le Symbole, il n'y a demande dans l'Oraison dominicale, il n'y a mot ni syllabe dans l'Evangile, il n'y a être créé, il n'y a fibre dans le cœur de l'homme qui ne nous crie que Dieu nous aime.

En retour de tant de prodiges de bonté, que nous demande-t-il? D'en garder un souvenir affectueux : « Souvenez-vous des merveilles que le Seigneur a opérées en votre faveur ; souvenez-vous de ses enseignements. » (Ps. CIV, 5). Or, à de telles demandes, quelle est la réponse de l'homme ? L'ingratitude.

C'était six jours avant la fête de Pâques, Jésus se dirigeait vers Jérusalem. Une foule nombreuse lui faisait escorte. Les uns jetaient leurs vêtements à terre pour orner le chemin ; d'autres, dépouillant les palmiers et les oliviers, tenaient en mains des rameaux verts. Arrivés au sommet de la colline des Oliviers, la Ville sainte leur apparaît, dressant ses blanches murailles. Ceinte de tours et de remparts, couronnée de palais, elle s'étendait du couchant au levant comme pour étaler sa splendeur. Le soleil frappait les marbres blancs et les toits dorés du Temple et le regard ébloui ne pouvait soutenir de tels feux. A cette vue, les disciples entonnèrent des chants de triomphe : « Hosanna au Fils de David ! Béni soit le roi d'Israël qui vient au nom du Seigneur ! » (Matth., XXI, 6 ; Jo., XII, 13).

Mais Jésus se taisait ; il contemplait la cité où il venait mourir. D'un coup d'œil, l'Homme-Dieu comparait, d'un côté, ce qu'il avait fait, ce qu'il allait faire encore pour la ville ingrate, de l'autre, ce qu'on lui préparait. Et de Jérusalem, élevant ses regards sur l'univers, il mesurait les magnificences de la Rédemption comparées à l'immense multitude de ceux qui en rejetteront les fruits, à l'immense multitude de ceux qui à son incommensurable amour ne répondront que par l'indifférence, le dédain, l'hostilité... Et il éclatait en sanglots et en gémissements : « Si tu savais, du moins en ce jour qui t'est donné encore, ce qui pourrait t'apporter la paix ! Mais maintenant tout ceci est caché à tes yeux. Viendra le temps où tes ennemis t'environneront de tranchées, ils t'enfermeront et te serreront de toutes parts, ils te détruiront toi et tes enfants écrasés sur le sol au milieu de toi, et ils ne laisseront pas en toi pierre sur pierre, parce que tu n'as pas connu le temps auquel Dieu t'a visitée. » (Luc, XIX, 41-44). « Quoi, un Dieu fait homme, un Dieu crucifié, un Dieu mort, un Dieu caché sous les espèces sacramentelles !... O ingrates créatures, comment se fait-il que vous n'aimiez pas Dieu ? » (S. Paul de la Croix, cf. P. Faber, *Tout pour Jésus*, ch. III, § 3)

Or ce fait douloureux dont tous les siècles ont été témoins, existe encore sous nos yeux. Emportés par le tourbillon des intérêts, des affaires, des plaisirs, des jouissances de ce monde, beaucoup ont totalement oublié Dieu qui leur offrait son amour. Des jours, des semaines, des mois, des années se passent, sans qu'ils aient même une pensée pour lui. Chose plus triste, plus affligeante, plus cruelle, il y a des misérables qui haïssent Dieu, qui lui font une guerre acharnée, qui voudraient le chasser du monde.

Plus de Dieu! N'en voyons nous pas déjà les signes précurseurs dans cet accaparement qu'on essaie de faire plus que jamais, et hélas! avec trop de succès, de l'âme de nos enfants, pour les élever en dehors de toute relation avec Dieu ? dans cette séduction qu'on essaie d'exercer partout sur la jeunesse, incapable encore de se défendre contre les plaisirs de toutes sortes, contre les rendez-vous les plus dangereux, contre les excitations les plus immorales ? dans l'affaiblissement de la sainteté du foyer ? dans la diminution de l'autorité familiale ?

Plus de Dieu ! Cela s'appelait « le déicide des Juifs » chez les peuples chrétiens, qui accusaient les Juifs d'avoir tué un Dieu en mettant son Fils à mort. Cela s'appelle aujourd'hui « le laïcisme, » c'est-à-dire la prépondérance de l'homme sur Dieu, l'expulsion de Dieu par l'homme, sa créature, la désaffectation de tout ce que Dieu occupait jusqu'ici : corps et âmes, habitations et institutions, pratiques et coutumes. Comment s'étonner après cela qu'en montrant son cœur à la Bienh. Marguerite Marie, Jésus-Christ ait exhalé cette plainte : « Voilà ce cœur qui a tant aimé les hommes qu'il n'a rien épargné jusqu'à s'épuiser et se consumer pour leur témoigner son amour. Et pour reconnaissance, je ne reçois de la plupart que des ingratitudes. »

Partant, ces plaintes amoureuses de Jésus nous imposent à tous et à chacun de nous un devoir : le devoir de la réparation.

II. — *Le cœur de Jésus est un amour qui demande des réparations*

La réparation est un des actes principaux de la vertu de religion. On ne peut véritablement aimer Dieu sans vouloir qu'il soit glorifié, sans souffrir de le voir offensé, sans éprouver le besoin de compenser par des hommages, par des amendes honorables, par des expiations, les blessures faites à son cœur.

De tout temps ce fut la disposition des âmes fidèles : « J'ai vu ceux qui pèchent, Seigneur, et

je séchais de douleur, parce qu'ils ne gardaient pas vos commandements. » (Ps. CXVIII, 158). Elie « se consumait de zèle pour le Seigneur son Dieu, parce que les fils d'Israël avaient déserté son alliance et détruit ses autels. » (III Reg., XIX, 10). Autour de Notre-Seigneur, nous voyons des âmes qui le consolent par leur pieuse et courageuse sympathie : les saintes femmes sur le chemin du Calvaire, Véronique qui essuie son visage baigné de sueur et de sang, Marie-Madeleine qui pleure agenouillée à ses pieds cloués à la croix, Jean, l'apôtre bien-aimé, qui se tient debout près de cette croix, Marie sa mère qui s'associe jusqu'au bout à son martyre. A travers les âges chrétiens, la lignée des âmes réparatrices s'est continuée spécialement avec les saints et les saintes par un amour plus ardent pour Jésus-Christ : tels S. François d'Assise, sainte Catherine de Sienne, sainte Thérèse, sainte Marguerite-Marie ; à celle-ci Notre-Seigneur exprimait la peine profonde qu'il ressent « des ingratitudes, des mépris et des sacrilèges dont il est la victime, spécialement dans le sacrement de son amour ; ces peines lui sont plus sensibles, disait-il, que tout ce qu'il a enduré dans sa Passion. » Et il demandait à sa confidente des réparations « pour les injures qu'il reçoit de tant de cœurs tièdes et lâches. »

Or, m. f., ce devoir de la réparation n'a rien perdu de son opportunité. Nous avons toujours à réparer l'ingratitude des cœurs qui trahissent le Christ, le paganisme des familles qui bafouent le Christ, la haine des pouvoirs publics qui renient le Christ.

Pour cela que faire ? S'affirmer catholique, l'être de la tête aux pieds, vivre intégralement sa foi, sous les regards de Dieu, en vue de lui plaire. « Il faut avant tout, écrivait Benoît XV (lettre du 27 avril 1915), connaître Jésus, sa doctrine, sa vie, sa passion, sa gloire. Qu'on ne se contente pas de le suivre avec un sentiment superficiel de religiosité qui parle au cœur sensible et fasse verser quelques larmes en laissant les vices intacts ; il faut s'attacher à lui avec une foi vive et forte, qui dirige et gouverne l'esprit, le cœur, la conduite. »

Dans ce but, il faut adopter la pratique de la communion du premier vendredi du mois, de l'heure sainte, consacrer votre famille au Sacré-Cœur et installer dans votre demeure son image à une place d'honneur, comme celle du véritable maître et seigneur du foyer, commenter aussi souvent que possible dans votre cœur cette demande du *Pater* : « Que votre nom soit sanctifié, » en disant : « O mon Dieu, vous dont le nom est digne de tout honneur et de toute gloire, faites-vous connaître à toute âme vivante, afin que vous soyez béni sur la terre, comme vous l'êtes au ciel. »

Concourez aussi aux œuvres catholiques et sociales dont l'objectif est de répandre autour de nous plus de justice, de bonté, de compréhension mutuelle. Notre-Seigneur avait pour triompher des foules un double prestige : celui de la parole et des miracles. Mais ce n'était point par là qu'il les conquérait. Il parlait et il enseignait ; les foules en étaient dans l'admiration, mais elles ne se convertissaient pas. Il faisait des miracles ; le peuple en était dans la stupéfaction, mais il gardait la tête dure et la sauvagerie de son cœur. Alors Jésus se penchait vers les foules. Il en avait pitié. Il multipliait les pains pour elles. Et elles en étaient profondément touchées. Elles voulaient le proclamer roi, parce qu'il les avait nourries, parce qu'il les avait soulagées, parce qu'il était venu au secours de leurs misères.

Soulager la misère, soit physique, soit morale, sera toujours un des importants moyens de remplir le devoir de la réparation ; c'est pourquoi sur vos prés, sur vos champs, sur vos domaines, au milieu de la nuit des égoïsmes et des préjugés, faire rayonner le Cœur de Jésus, telle doit être la devise de vous tous et de chacun de vous.

* *

Cor Jesu, propter nos amaritudine repletum, miserere nobis. Cœur de Jésus, rempli d'amertume à cause de nous, ayez pitié de nous. Vous êtes notre Seigneur et notre Dieu. Que nous avons de regret de vous avoir tant oublié ! Amende honorable vous soit faite, ô divin Cœur, pour tous les blasphèmes, les profanations et les sacrilèges. Pardon pour ces chrétiens qui vous méconnaissent, qui vous offensent.

A vous, ô Sacré-Cœur, soit gloire et honneur. Ainsi soit-il.

II

LA DÉVOTION AU SACRÉ-CŒUR EST UNE DÉVOTION CATHOLIQUE, FRANÇAISE ET LANGROISE

Mes frères,

La fête du Sacré-Cœur, que nous célébrons en ce vendredi qui suit l'octave du St-Sacrement et que nous solenniserons à nouveau dimanche, a cela de particulier qu'elle a été demandée expressément par Notre-Seigneur à sainte Marguerite-Marie, la pieuse voyante de Paray-le-Monial, et qu'elle est l'exécution d'un vœu fait par nos évêques au cours de la dernière guerre afin d'obtenir la victoire de nos armes. Double motif de la bien célébrer.

Pour vous y aider, je voudrais vous montrer combien la dévotion au Sacré-Cœur a toujours été en honneur dans l'Eglise et particulièrement en France et dans notre diocèse de Langres.

I

La dévotion au Sacré-Cœur est une dévotion essentiellement catholique. Comme toutes les dévotions, elle a deux objets bien distincts quoique très unis : l'un, primaire et spirituel, qui est l'amour de Jésus-Christ pour les hommes, l'autre, secondaire et sensible, qui est son cœur de chair considéré comme symbole de son amour.

Si l'on s'en tient à son élément spirituel, c'est-à-dire à l'amour de Jésus-Christ pour les hommes,

on peut dire que cette dévotion a toujours existé. Est-ce que cet amour et l'amour réciproque que Notre-Seigneur demande de nous en retour, ne constituent pas le fond même de l'Evangile et l'essence de la religion ? Mais l'objet secondaire et matériel de cette dévotion, le cœur de chair de Notre-Seigneur, a de tout temps, lui aussi, été l'objet de l'amour et de l'adoration des hommes.

C'est au Calvaire, au moment même où il fut transpercé, que ce divin cœur a commencé d'être honoré. Il me semble voir tressaillir les témoins de cette scène et deviner l'émotion de S. Jean en voyant s'ouvrir ce cœur sur lequel il avait reposé la veille au soir, de Madeleine pour qui ce cœur avait été si bon et si miséricordieux, de toutes les saintes femmes, du soldat Longin lui-même, puisque dans la suite il se convertit et versa son sang pour Celui dont il avait fait couler les dernières gouttes de sang. Et la Sainte Vierge, combien douloureusement elle ressentit dans son propre cœur le coup de lance qui perçait celui de son Fils, et avec quel amour, lorsque le corps de celui-ci fut déposé sur ses genoux, elle dut contempler et baiser la plaie sacrée faite à son côté !

Du Calvaire, cette dévotion passe aux premiers chrétiens et à toute l'Eglise. On trouve encore aujourd'hui, dans les catacombes de Rome et dans celles de Lyon, des représentations de ce divin cœur. « Les martyrs, dit le P. Monsabré, se sentaient fortifiés par la source d'eau vive qui jaillissait du cœur de Jésus-Christ. De son côté entr'ouvert les docteurs voyaient sortir l'Eglise rayonnante de beauté. » « Considère, ô homme, écrit S. Augustin, considère combien le Christ Jésus a souffert pour toi ; sa tête a été couronnée d'épines, ses mains transpercées et son sang répandu. Enfin il t'a ouvert son cœur et t'a donné à boire le précieux sang qui en découle. Que veux-tu de plus ? Approche de ce cœur, de cette fontaine de vie qui jaillit sur le Calvaire et arrose toute la terre. » — « Ah ! s'écriait de son côté S. Bonaventure, si seulement j'avais été la lance du soldat qui perça le cœur de mon Jésus, une fois entré, je me serais bien gardé d'en sortir. J'aurais dit : « C'est ici le lieu de mon repos pour les siècles des siècles. » S. Thomas d'Aquin voyait dans l'assidue contemplation du Sacré-Cœur une marque de prédestination. Enfin tous les grands mystiques du Moyen-Age, hommes et femmes, ont adoré, béni, aimé du plus grand des amours le cœur sacré de Jésus-Christ. Celui-ci s'est révélé à beaucoup d'entre eux, il s'est surtout montré, il y a deux cent cinquante ans, à une de ses plus pures confidentes : sainte Marguerite-Marie.

II

Sainte Marguerite-Marie fut une vierge française, vivant dans une ville française, Paray-le-Monial, et dans un Ordre religieux français, celui de la Visitation. En la choisissant pour être l'apôtre de la dévotion à son Sacré-Cœur en nos temps modernes, Notre-Seigneur semble bien laisser entendre que si cette dévotion est une dévotion catholique, c'est aussi une dévotion particulièrement française.

Aussi bien, elle fut prêchée dans notre pays en même temps que l'Evangile. C'est S. Lazare, l'ami et le ressuscité de Jésus, qui nous a apporté l'amour du Sacré-Cœur. Par une remarquable providence, le culte du Sacré-Cœur a d'abord été révélé aux deux grandes villes où S. Lazare a laissé le plus de traces apostoliques : Marseille et Autun. Marseille a vu mourir une seconde fois S. Lazare et c'est son successeur, Mgr Belzunce, qui a consacré la grande cité au Sacré-Cœur de Jésus. Autun a reçu les reliques de S. Lazare lorsqu'on a voulu les soustraire aux profanations des Sarrazins ; elle les a religieusement gardées et en récompense elle a servi de berceau spirituel à sainte Marguerite-Marie, la vierge de Paray-le-Monial. Il n'est pas douteux que de ces deux centres la dévotion au Sacré-Cœur dut admirablement rayonner dans tout notre pays.

Mais c'est surtout à partir de sainte Marguerite-Marie qu'il s'y développe. Bon nombre des demandes que le Sacré-Cœur fait à la voyante s'adressent d'ailleurs en premier lieu à notre patrie.

Vous les connaissez : érection d'un temple national où son image sera exposée et vénérée, consécration de notre patrie au Sacré-Cœur et enfin l'image de ce divin cœur peinte sur nos étendards. Ces deux dernières demandes n'ont été réalisées que partiellement, mais combien magnifiquement l'a été la première ! Déclarée d'utilité publique par une loi française en 1873, la basilique du Sacré-Cœur se dresse sur la colline de Montmartre et jour et nuit la France y redit à notre divin Sauveur son dévouement, son repentir et sa reconnaissance.

Mais l'appel de sainte Marguerite n'a pas été entendu qu'en France. A l'exemple de notre patrie, beaucoup d'autres pays ont leur temple national en l'honneur du Sacré-Cœur. On ne trouverait guère de paroisses, non seulement en France, mais dans tout le monde catholique, où le Sacré-Cœur n'ait de fervents adorateurs, guère d'églises où il ne soit représenté au regard des fidèles au moins par une image publique, sinon par une statue et par un autel. Des sociétés religieuses se sont fondées dans notre pays, sociétés d'hommes comme les Pères du Sacré-Cœur d'Issoudun, sociétés de femmes comme les Dames du Sacré-Cœur de M^me^ Barat, qui propagent cette dévotion jusqu'aux extrémités du monde. Paray-le-Monial et Montmartre voient les pèlerins affluer par milliers chaque année et les hommes ne sont pas les moins nombreux ni les moins empressés à venir y affirmer leur foi.

Oui, la France occupe certainement le premier rang parmi les nations dévotes au Sacré-Cœur. J'ajoute qu'en France notre diocèse de Langres fut un des premiers à répondre aux demandes faites par ce divin Cœur à sainte Marguerite-Marie.

III

Le Sacré Cœur avait demandé l'institution d'une fête en son honneur. Sainte Marguerite-Marie fit demander à Rome de répondre au vœu de Notre-Seigneur. Le Saint-Siège répondit que, d'après les lois liturgiques d'alors, c'était aux évêques d'instituer tout d'abord cette fête en leurs diocèses et qu'ensuite l'autorité suprême verrait s'il était opportun d'étendre cette fête à toute l'Eglise. Sainte Marguerite-Marie pria donc une de ses sœurs de Dijon, la Mère de Saumaise, de demander à l'évêque de Langres, dont dépendait alors Dijon, d'instituer la fête du Sacré-Cœur dans son diocèse. Le siège de Langres était alors occupé par Mgr Marie-Armand de Simiane de Gordes. L'évêque, malade, chargea son vicaire général d'examiner et de régler cette affaire. La réponse fut favorable : non content d'autoriser la fête, le vicaire général approuva l'office en l'honneur du Sacré-Cœur composé par les Visitandines de Dijon et leur aumônier. Sans attendre le jour fixé par le Sacré-Cœur pour la fête liturgique, à savoir le vendredi après l'octave du St-Sacrement, dès le premier vendredi de février 1689 on célébrait à Dijon la première fête en l'honneur du Sacré-Cœur. Revenu à la santé, Mgr de Gordes approuva tout ce qu'avait fait son vicaire général et étendait à toutes les églises de son diocèse la fête qu'il avait instituée. De plus, il approuva pareillement la messe, l'office, les litanies et diverses autres prières ou pratiques en l'honneur du Sacré-Cœur.

Mgr de Clermont, son successeur sur le siège de Langres, favorisa beaucoup, lui aussi, cette dévotion. Selon toute probabilité, c'est à cette époque qu'il faut faire remonter l'érection d'une chapelle du Sacré-Cœur dans la cathédrale de Langres et dans beaucoup d'autres églises du diocèse. C'est également à son épiscopat que remonte l'institution de plusieurs pratiques en l'honneur du Sacré-Cœur, telles que la récitation du chapelet du Sacré Cœur chaque dimanche à quatre heures et l'usage de tinter la cloche chaque jour à neuf heures et à quatre heures, pour inviter les fidèles à un rendez-vous spirituel dans le cœur de Jésus présent au St-Sacrement.

N'avais-je pas raison, m. f., de vous dire que la dévotion au Sacré Cœur est une dévotion langroise en même temps que française et catholique ? Sans doute, les autres diocèses la pratiquent eux aussi et mieux que nous peut-être. Notre diocèse a cependant le mérite de l'avoir pratiquée un des premiers et d'en avoir donné l'exemple aux diocèses voisins, comme la France de son côté, après l'avoir reçue des amis mêmes du Sauveur, a le mérite d'en avoir été l'apôtre dans le monde. Soyons en fiers et heureux, m. f., et daigne ce divin cœur toujours voir en notre chère Patrie la fille aînée de son Eglise. Ainsi soit-il.

MOIS DE MARIE

XV

LA PURIFICATION DE LA T. S. VIERGE

Mes frères,

Les quarante jours prescrits par la loi de Moïse écoulés, Joseph et Marie, son divin Fils dans les bras, prirent le chemin de Jérusalem. Au Temple, le prêtre de service reçut l'Enfant et l'offrit au Seigneur. Joseph remit les deux tourterelles pour le rachat. Mais parmi les assistants, nul, à l'exception de Joseph et de Marie, du saint vieillard Siméon et de la prophétesse Anne, ne se rendit compte de la valeur du sacrifice présenté à l'autel ce matin-là. Méditons sur la grandeur de la victime offerte, sur les sentiments de celle qui l'offre au Seigneur, afin de mieux comprendre les leçons que le double épisode de la Présentation de Notre-Seigneur au Temple et de la Purification de Marie comporte pour nous.

I. — *Celui qui est offert*

Jamais l'auguste Trinité n'avait reçu victime plus agréable et plus pure. Les patriarches avaient présenté à Dieu les plus beaux fruits de la terre, les plus beaux épis de leurs moissons. Celui que nous désignons à la T. S. Vierge dans l'*Ave Maria* par les termes chers à son cœur de « *benedictus fructus ventris tui,* » de fruit béni de son sein très chaste, celui qui sera élevé au-dessus des autels du monde sous les espèces du pain et qu'une oraison appelle « *frumentum electorum,* le froment des élus, » est déjà offert aujourd'hui.

Les Juifs sacrifiaient en victime le meilleur de leurs troupeaux. Conscients de leurs péchés, ils essayaient par là d'apaiser la justice de Dieu ; mais la voix de leurs péchés criait plus fort que les gémissements de leurs victimes et la souillure de leurs âmes ne pouvait être lavée que dans le sang, mais non celui qui coulait en larges ruisseaux sur l'autel des holocaustes. Voici venir l'Agneau de Dieu, qui efface le péché du monde. Il entre dans le Temple, celui que figuraient les victimes juives, lui la victime pure, sans tache, attendue depuis des siècles et dont le sacrifice unique expiera les péchés de tous les hommes, des origines à la fin des temps. Les Juifs étaient avertis, Dieu leur avait fait dire par les prophètes que le sang de leurs victimes, il le répudiait. S'il en acceptait momentanément l'oblation, celle de son divin Fils devait y mettre fin.

Toutefois, au cours des siècles, Dieu avait accueilli avec bienveillance quelques offrandes de choix. Il avait plu au Seigneur, ce sacrifice du pain et du vin offert au Très-Haut par Melchisédech, roi de Salem (Gen., XIV, 18 20), mais parce que Melchisédech figurait le grand prêtre à venir, celui dont le prophète écrirait : « Tu es prêtre pour toujours à la manière de Melchisédech » (Ps.

cix, 4), celui dont le sacerdoce est plus excellent que celui des fils de Lévi. « Considérez, écrit S. Paul aux Hébreux, combien est grand celui à qui Abraham a donné même la dîme de ce qu'il avait de meilleur, lui le patriarche... C'est pour ainsi dire Lévi lui-même, qui pourtant reçoit la dîme (d'après la loi mosaïque), qui l'a payée dans la personne d'Abraham. » (viii, 4 9).

Il avait plu au Seigneur, ce sacrifice offert par le Père des croyants, quand, sur l'ordre divin, il allait immoler son fils Isaac, mais parce que dans le fils d'Abraham Dieu voyait son propre Fils, parce qu'Isaac, chargé du bois de son sacrifice, gravissant le mont Moriah et consentant à se laisser lier sur le bûcher, était l'image de ce Fils bien-aimé portant lui-même sa croix sur le Calvaire et s'y laissant attacher par des clous.

L'Ecriture parle encore d'une offrande pure : celle du jeune Samuel que sa mère vint offrir au tabernacle et qui faisait le service devant Yahweh, revêtu d'un éphod de lin et qui, nous dit le Livre des Rois, « était agréable à Yahweh et aux hommes. » (I Reg., ii, 18 26). L'oblation de Samuel n'était que celle d'un fils d'Adam pécheur, une oblation qui, du reste, n'avait pas été spontanée et libre. Cette oblation fut agréable au Seigneur parce qu'elle présageait celle de Jésus, qui devait par sa présence sanctifier le temple de Dieu, qui devait lui aussi être présenté par sa mère au Seigneur.

Quand le prêtre juif éleva pour l'offrande le petit Jésus dans ses bras, son Père des cieux vit déjà les clous perçant les petites mains et sur les cheveux bouclés le diadème sanglant des épines de la Passion. Jésus dut redire à son Père la prière qu'il lui avait adressée lors de son entrée dans le monde : « Vous ne voulez plus de ces offrandes, de ces sacrifices indignes de votre grandeur, de votre majesté; vous m'avez donné un corps, ce corps vous est déjà offert en sacrifice. Il est écrit en tête du livre que je dois faire votre volonté, me voici, je vous offre mes souffrances sur la paille de la crèche, dans le dénuement et le froid. Je vous offre le sang de ma circoncision, je vous offre l'oubli et l'abjection des années que je passerai à Nazareth, les fatigues de mes courses apostoliques, le baptême de mon propre sang que je dois recevoir au jour du Vendredi Saint. *Suscipe, sancte Pater, hanc immaculatam hostiam.* Recevez-moi, ô Père saint, comme une hostie sans tache, et que mon sacrifice monte comme un parfum suave en présence de votre divine Majesté, pour le salut du monde entier. »

II. — *La lumière du monde*

En souvenir du pieux fardeau que portait dans ses bras la Vierge Marie au jour de la Purification, l'Eglise met dans les mains de ses enfants, le 2 février, un cierge bénit. Ce cierge rappelle le triple devoir du chrétien à l'égard de Jésus : devoir de se laisser éclairer par sa lumière, devoir de se laisser enflammer par son amour et de se consumer à son exemple dans une très pure oblation.

La cérémonie du rachat de Jésus et de la purification de Marie achevée, Joseph et la Vierge Mère descendaient les degrés du Temple quand un vieillard, connu par sa piété, les rejoignit. Il demanda comme une faveur de tenir quelques instants dans ses bras le petit Jésus. Une joie intense fit battre son cœur et, pour exprimer les sentiments de son âme, Siméon se mit à chanter : « Maintenant, Seigneur, renvoyez en paix, selon votre parole, votre serviteur, puisque mes yeux ont vu votre salut et la lumière qui doit dissiper les ténèbres des nations. » (Luc, ii, 29 31).

Ces paroles prophétiques expliquent celles de S. Jean dans le prologue de son Evangile : « Et la vie était la lumière des hommes, et la lumière luit dans les ténèbres » (Jo., i, 4 5). Avant la venue du Christ Jésus sur terre, le monde était vraiment dans les ténèbres. Quelques milliers d'hommes étaient en possession de la vérité, les autres erraient à l'aventure, offrant à des idoles de métal ou de bois des hommages qui ne sont dus qu'à Dieu. A l'heure marquée par la sagesse divine, « la lumière, poursuit S. Jean, la vraie, celle qui éclaire tout homme, venait dans le monde. » (Joan., i, 9). La nuit de Noël, une grande clarté illuminait la nuit et les bergers dociles couraient éclairer leurs âmes au divin flambeau qui venait d'apparaître. Dans les cieux brille une étoile et, du lointain Orient, des mages s'empressent et offrent au petit roi qui vient de naître l'encens, l'or et la myrrhe. Faible clarté que celle des étoiles, mais annonciatrice d'une grande lumière à venir.

« La lumière luit dans les ténèbres. » Après les années de la vie cachée, Jésus enseigne publiquement les foules et, dans leur joie de voir dissiper leurs ténèbres, elles ne le quittent plus. Depuis lors, la lumière a gagné de proche en proche. Maintenant elle brille par toute la terre, son éclat rayonne sur le monde entier.

Il ne suffit pas que la lumière brille, il faut encore se laisser éclairer par elle, à l'exemple du saint vieillard Siméon, qui, nous dit l'office de la Purification, portait dans ses bras l'Enfant divin, mais l'Enfant dirigeait le vieillard, l'illuminait intérieurement. La lumière du Christ Jésus se communique à nous de bien des façons, par les enseignements de l'Eglise, les exemples des saints, les appels intimes de la grâce en nous. Privilégiés que nous sommes, écoutons les plaintes de ceux qui sont encore dans la nuit de l'erreur : « Nous sommes, disent ces voix, si dégoûtés de la nuit que nous ne voulons plus rien savoir d'elle. La nuit, c'est tout ce qui est contre nature, tout ce qui est mensonge, tout ce qui est corruption et mort. Il nous répugne d'errer toujours en compagnie des loups et des spectres. Nos pieds sont fatigués des sentiers de la nuit, nos yeux ont la nostalgie de la lumière du soleil, du jour. » Hâtons par nos prières le jour où luira sur ces pauvres humains la lumière véritable.

III .

Siméon, tenant l'Enfant dans ses bras, chantait : *cantare amantis est*. Pressant sur son cœur le lourd fardeau, il sentait s'allumer en lui une flamme inconnue jusque-là. Quand une âme se laisse éclairer par la lumière divine, son cœur ne tarde pas à s'enflammer d'amour divin : « *Ignem veni mittere.* » Jésus est venu en ce monde apporter le feu de la charité. Avant lui, ce feu brûlait dans l'âme de quelques privilégiés, mais la plupart voyaient en Dieu le maître, le législateur, le justicier. Aux hommes courbés sous la loi de crainte, Jésus viendra faire connaître la loi d'amour, cette vérité que Dieu est Père, que nous sommes ses fils, qu'il nous aime et veille sur nous comme la prunelle de l'œil.

Pour le rachat de Jésus, Marie avait offert deux tourterelles. Ces oiseaux si purs, si fidèles dans leur tendresse, ne symbolisaient-ils pas les deux cœurs les plus purs qui aient jamais existé, le Sacré-Cœur de Jésus, le Cœur immaculé de Marie ? La colombe est l'image de la charité. L'Esprit-Saint lui-même a choisi cette figure pour descendre, lors du baptême de Jésus, sur le Fils de Dieu. La charité a deux mouvements, comme le cœur de chair dont il est le symbole. L'un élève l'âme vers Dieu et l'unit à l'infinie Bonté, l'autre lui fait répandre sur les hommes la bonté qu'elle puise en Dieu. Par sa charité la T. S. Vierge mérite d'être le Temple du St-Esprit, la Mère du Verbe. Par sa charité elle devient notre mère au pied de la croix.

Nous devons imiter cette charité qui monte vers Dieu et se répand ensuite sur les hommes. Toute la loi n'est-elle pas renfermée, d'après Notre-Seigneur, en deux préceptes : l'amour de Dieu et celui du prochain ? Marie avait offert deux tourterelles, c'était peu. Mais Dieu regarde plus celui qui donne, la noblesse de ses sentiments, que le don lui-même.

IV

Nous aurions tort de croire que la T. S. Vierge souffrit seulement aux heures cruelles de la Passion. Quand S. Gabriel vint annoncer à Marie qu'elle serait mère du Verbe fait chair, la T. S. Vierge pressentit ce que la maternité divine lui coûterait. Elle connaissait les Ecritures et donc n'ignorait pas que le Messie, le mystérieux serviteur de Yahweh, serait un Messie souffrant, un homme de douleurs, que les sacrifices du Temple en figuraient un autre plus sanglant.

L'annonce du sacrifice lui fut faite nettement au jour de la Purification. Le saint vieillard prédit que Jésus sera un signe de contradiction. Aujourd'hui comme hier, Jésus est contredit, méconnu. Autour de lui, comme autour de sa croix, les âmes s'assemblent, les unes remplies d'amour, les autres poussant des cris de haine : « Nous ne voulons pas qu'il règne sur nous ! » Une telle perspective était bien faite pour meurtrir le cœur de Notre-Dame. Mais voici que le vieillard se tourne vers elle : « Ton âme à toi sera percée d'un glaive. » Alors qu'elle était encore tout enivrée des premières joies de sa maternité, la sombre prophétie enfonça le glaive si profond dans le cœur immaculé de Marie que la blessure ne se referma jamais.

Reprenez, très sainte Mère, reprenez Jésus dans les bras de Siméon, fuyez à Nazareth, cachez-le bien. Vous aurez beau faire, le glaive de douleur est enfoncé dans votre cœur et chaque jour avance celui du sacrifice total du vôtre et du sien.

Le glaive de douleur, Dieu le présente à tous les hommes. Un jour ou l'autre, il s'enfoncera dans notre cœur. En même temps qu'il réchauffe, le cierge se consume. N'est-ce pas le symbole de l'amour divin à notre endroit ? La plus grande marque d'amour est de donner sa vie pour ceux que l'on aime. Jésus est allé jusque-là : *In finem dilexit.*

Il n'a pas eu peur du sacrifice, de l'immolation. Sa mère non plus. La prophétie de Siméon la bouleversa, combla son âme d'amertume : « Ne m'appelez pas « belle, » mais « amère, » car il m'a rempli d'amertume, Celui qui est puissant, le Tout-Puissant. » Pourtant elle ne fut point abattue. Dans son amertume, elle entrevit qu'il lui faudrait partager le sort de son divin Fils, qu'elle serait associée à ses douleurs. Ce fut une consolation pour elle. Unir nos souffrances à celles de Jésus doit être aussi une consolation pour nous. Quand la souffrance fera son apparition, faisons-lui bon visage ; après le divin Maître portons notre croix ; elle nous ouvrira, comme pour Jésus, l'entrée de la gloire, celle du paradis. Ainsi soit-il.

XVI

LA FUITE EN ÉGYPTE

Mes frères,

Après la cérémonie de la Purification au Temple, Joseph et Marie revinrent à Bethléem. Ils étaient à peine de retour qu'une caravane brillante mettait en émoi la petite cité. Les peuples voisins d'Israël ne vécurent pas en contact avec lui sans être au courant de son attente messianique. Toutes sortes de prodiges, sur terre et au ciel, avaient annoncé la venue en ce monde du roi attendu, conduisant les bergers à sa crèche, bientôt les mages à son berceau.

Il y avait en Chaldée des descendants d'anciens mages qui avaient été les premiers observateurs du ciel et les pères de la science astronomique. Ces descendants marchaient sur leurs traces et excellaient dans la connaissance du ciel. Ils aperçurent dans le firmament un astre spécial et reconnurent en lui l'astre du Messie. Aussitôt ils se mirent en route avec leurs serviteurs, car, d'après une tradition ancienne, ils étaient rois ou chefs de tribus. En suivant l'étoile mystérieuse, ils parvinrent à Jérusalem et demandèrent où était né le

Roi des Juifs. On leur répondit que, d'après les prophètes, il devait naître à Bethléem. Hérode, qu'ils consultèrent, les pria de s'informer exactement du lieu et de le lui faire connaître, afin que lui-même pût lui rendre ses hommages et aller l'adorer.

Les mages arrivèrent à Bethléem et, entrant dans la maison où se trouvait la Sainte Famille, ils trouvèrent l'Enfant et sa mère. Ils se prosternèrent et lui offrirent leurs présents : l'or, l'encens, la myrrhe. Ils écoutèrent les récits que leur fit la T. S. Vierge et, avertis en songe, ils retournèrent dans leur pays sans repasser par Jérusalem.

I

Le roi Hérode se savait détesté de ses sujets. Il ne se maintenait au pouvoir que par la violence et le sang. L'ambassade des mages et surtout leur demande causèrent dans la Ville sainte de la surprise et chez Hérode une secrète jalousie, la peur de se voir ravir le pouvoir. Ne voyant pas revenir les mages, il envoya à Bethléem des soldats avec l'ordre de mettre à mort tous les enfants, depuis l'âge de deux ans et au dessous. Mais les prévisions d'Hérode ne se réalisèrent pas, car, dans la nuit qui précéda la venue des envoyés du roi dans la cité de David, un ange apparut à Joseph et lui dit : « Lève-toi, prends l'Enfant et sa mère et fuis en Egypte, et restes-y jusqu'à ce que je t'avertisse, car Hérode va rechercher l'Enfant pour le faire périr. » (Math., II, 13). Joseph, obéissant cette fois comme toujours, n'attendit pas le lever du soleil. Il prit l'Enfant et sa mère et, au milieu même de la nuit, se mit en marche vers l'Egypte.

Les voyages, dans notre vie moderne, sont devenus chose facile. On s'endort dans un wagon-lit le soir et le lendemain on se réveille à l'autre bout de la France. Il n'en était pas ainsi autrefois, il n'en est pas ainsi aujourd'hui même en certaines régions d'Orient. On voyageait lentement, à petites journées, à pied, quand, par pauvreté, on n'avait pas de monture. Les chemins étaient menacés par les voleurs et les brigands et quand, le soir, on arrivait à l'étape, pour hôtellerie il n'y avait que le caravansérail. La terre battue, recouverte d'une natte, servait de lit. Parfois même il fallait dormir à la belle étoile. D'ordinaire on voyageait en caravane pour se défendre plus facilement des pillards. Joseph et Marie, dans leur départ précipité, afin d'échapper à toute poursuite des soldats d'Hérode, ne pouvaient se joindre à un groupe. Ils marchèrent seuls.

Les artistes risquent de nous donner une idée inexacte de cette fuite en Egypte. Ils font cheminer la Sainte Famille dans un paysage fantaisiste. Ils la font s'abriter au bord du chemin sous des arbres. En réalité, la fuite de la Sainte Famille n'eut pas ces commodités. Marie, sans doute assise sur un âne, pressait sur son cœur le petit Jésus, l'enveloppant de son manteau pour le préserver de la chaleur ou du froid. S. Joseph marchait près d'eux, ayant emporté probablement quelques-uns de ses instruments de travail. Tantôt Joseph et Marie marchaient en silence, tantôt ils s'entretenaient de leurs mutuelles préoccupations.

Des auteurs essayèrent de suppléer à l'absence de renseignements des Evangiles et inventèrent mille faits merveilleux. Un jour, c'est un arbre qui se serait incliné de lui-même pour fournir ses fruits à Jésus et à sa mère. Une autre fois, c'est un champ de blé qui aurait grandi spontanément pour les dérober à la vue de ceux qui les poursuivaient. Ailleurs une source aurait jailli d'un rocher. Tombés au milieu d'une troupe de voleurs, parmi eux se trouve celui qui sur la croix demandera et obtiendra son pardon. Nous pouvons lire ces charmants récits, mais ils n'ont d'autre intérêt que leur naïveté, puisqu'ils ne reposent sur rien.

Les Juifs qui habitaient l'Egypte étaient assez nombreux. Beaucoup de villes avaient leur synagogue. D'après une tradition, la Sainte Famille se serait établie non loin de la ville actuelle du Caire. S. Joseph fut assez bien accueilli sans doute par ses compatriotes et put trouver du travail.

Combien de temps la Sainte Famille demeura-t-elle en Egypte ? Quelques mois ou quelques années ? Il est difficile de préciser avec certitude. L'Egypte était la terre de l'idolâtrie. Les Apocryphes veulent que la venue de Jésus ait provoqué la chute d'idoles qui, ébranlées par des mains mystérieuses, se brisèrent en morceaux sur les pavés de leurs temples. Jésus vint en Egypte, mais n'y demeura pas. La Sainte Famille nous enseigne par son exemple en cette terre d'idolâtres ce que nous devons être : indulgents dans nos jugements, bienveillants dans nos paroles et nos actes.

II

Un auteur qui a écrit de très belles et de très instructives pages sur la vie chrétienne, intitule un chapitre de ses ouvrages : *La femme miraculeuse*. Quelle est donc, d'après lui, la femme miraculeuse ? Celle, m. f., celle qui n'abuse pas de sa langue pour offenser Dieu. Ne vous étonnez pas de cette formule, elle n'est qu'après tout la traduction large et spirituelle de cette parole de S. Jacques : « Celui qui ne pèche pas par la langue est un homme parfait. » (Jac., III, 2).

L'apôtre ne s'adresse pas seulement aux chrétiennes, mais aux chrétiens également. La parole nous a été donnée pour louer Dieu. « Nos lèvres, a dit un auteur ancien, sont des encensoirs. » Elles doivent faire monter vers le Seigneur l'encens de nos actions de grâces et de nos adorations. Ce sont elles qui prononcent les noms sacrés de Jésus et de Marie. Trop souvent nous en usons pour blesser la charité, offenser Dieu. L'intempérance du langage nuit à l'âme et au prochain.

Entre toutes les vertus, ne convient-il pas qu'un chrétien donne à la retenue de la langue une particulière attention ? Cette vertu se recommande spécialement aux jeunes et il leur importe de se rappeler l'avis du philosophe païen : « Le Créa-